

cien mode, cela est certain, et nous voyons par l'histoire des guerres d'Annibal qu'elle n'avait point absorbé ou fait disparaître, tant s'en faut, la classe vigoureuse des laboureurs italiens. Mais il faut aussi le reconnaître : partout où elle s'installe, elle détruit l'antique clientèle des possesseurs *précaires*. De même que dans les temps modernes, nos grandes cultures se sont principalement établies sur les ruines de la petite propriété agricole, en transformant en vaste ferme le modeste héritage de l'ancien paysan ; c'est surtout aussi par la diminution des clientèles agricoles que le système nouveau arrivait à refouler et à réduire la classe des petits laboureurs

Commerce
intérieur
en Italie.

Les monuments écrits sont muets en ce qui touche le commerce intérieur des Italiens. Les monnaies seules nous fournissent quelques indications. En Italie, nous l'avons dit déjà (I, p. 268), on ne battait pas monnaie durant les trois premiers siècles de Rome, les villes grecques et la *Populonia* étrusque [*Piombino*] exceptées. La valeur en échange consistait en bétail, et en cuivre livré au poids. Aujourd'hui, le système de l'échange a fait place à la monnaie, qui, d'ailleurs, se modèle sur celle des Grecs ; mais la nature des choses voulait que dans l'Italie du milieu le métal circulant fût le cuivre et non l'argent ; et l'unité monétaire prit d'abord pour type l'ancienne unité de valeur en échange, la livre de cuivre. Aussi les pièces de monnaie étaient-elles simplement coulées en bronze ; on n'aurait pas su frapper d'aussi grosses, d'aussi lourdes pièces. De plus, il s'établit tout d'abord un rapport fixe entre l'airain et l'argent (250 : 1) ; et c'est sur ce rapport que semble avoir été basé le système monétaire. Ainsi, par exemple, la grosse pièce d'airain Romaine, l'*as*, équivalait à un *scrupule* d'argent ($-\frac{1}{288}$ livre.) L'histoire doit consigner dans ses annales le fait que c'est Rome vraisemblablement qui, la première parmi les Italiens, a émis une monnaie publi-

que. Les décemvirs furent les auteurs de cette innovation importante, la législation de Solon leur ayant fourni le modèle et la réglementation du système monétaire. Une foule de cités imitent Rome, dans le Latium, en Étrurie, en Ombrie, et dans l'Italie de l'Est : preuve nouvelle et frappante de la prépondérance de la République dès le commencement du IV^e siècle. Comme toutes ces cités jouissaient encore de leur indépendance, au moins dans la forme, le pied monétaire a dû alors varier suivant les lieux, et le cours des monnaies des villes, dépendre de l'étendue de leur territoire. Pourtant, on peut ramener à trois groupes ou circonscriptions principales les systèmes des monnaies d'airain usitées dans l'Italie du Nord et du Milieu : il semble que, dans chacune de ces circonscriptions, les monnaies locales avaient fini par se vulgariser et s'accepter indifféremment dans l'échange international. Au nord de la forêt Ciminienne, on rencontrait d'abord le groupe des Étrusques, auquel il faut joindre celui de l'Ombrie ; venaient ensuite les monnaies de Rome et du Latium, puis celles du littoral italique oriental. Nous avons dit que les pièces Romaines étaient calculées sur le rapport de poids entre le cuivre et l'argent ; celles de la côte de l'Est, au contraire, se rattachaient d'une façon exacte aux monnaies d'argent ayant cours depuis des siècles dans l'Italie du Sud, et dont le *pied* avait été adopté par tous les immigrants descendus vers l'extrémité de la Péninsule, Bruttians, Lucaniens, habitants de Nola ; par les colonies latines, comme *Calès* et *Suessa*, et enfin même par les Romains, dans leurs possessions sud-italiques. Il en faut conclure que, dans ces pays du Sud, où les relations de peuple à peuple n'avaient lieu que comme entre étrangers, le commerce intérieur se réduisait à peu de chose.

Nous avons précédemment décrit (I, p. 269 et s.) les relations actives du commerce par mer entre la

Commerce
maritime.

Sicile et le Latium, l'Etrurie et l'Attique, le littoral de l'Adriatique et Tarente; ces relations se continuent durant l'époque actuelle, ou plutôt elles lui appartiennent aussi en propre; nous avons seulement dû, pour en faciliter l'intelligence complète, réunir aux faits classés dans la première période de cette histoire, un grand nombre de faits analogues et sans date précise, mais qui certainement se rattachent aussi à la seconde période. A cet égard, ce sont encore les monnaies, comme de juste, qui nous fournissent les indications les plus instructives. De même que la monnaie étrusque d'argent, empruntant le pied attique (I, p. 269); de même que le cuivre italique et surtout latin (I, p. 271) importé en Sicile, attestent l'existence des relations tusco-athéniennes et siculo-latines; de même, sans parler d'autres indices non moins sérieux, la monnaie d'airain du Picenum et de l'Apulie établie, comme nous l'avons dit tout à l'heure, sur un pied en exact rapport avec les pièces d'argent de la Grande-Grèce, témoignent d'un commerce très-actif entre les Hellènes de la Sud-Italie, les Tarentins surtout, et tout le littoral italique. En revanche, les relations jadis non moins actives entre les Latins et les Grecs de Campanie furent un jour gravement troublées par les invasions sabelliennes; et elles tombèrent à rien, ou peu s'en faut, pendant les cent cinquante premières années de la République. Durant la famine de 343, nous voyons les Samnites de Capoue et de Cumes refuser aux Romains les secours en céréales dont ceux-ci ont grand besoin. Les choses ont donc bien changé; et le Latium et la Campanie s'isolent entre eux, jusqu'au commencement du v^e siècle, époque où les armes romaines victorieuses rouvrant la porte aux anciens rapports commerciaux, ceux-ci vont de nouveau et aussitôt croissant. — Parmi les détails de quelque intérêt, notons d'abord un des rares faits ayant

411 av. J.-C.

date précise dans l'histoire commerciale de Rome. La chronique des Ardéates nous apprend qu'en 454, un *barbier* Sicilien vint pour la première fois s'établir à Ardée. Il vaut aussi la peine de dire un mot des *poteries peintes*, envoyées principalement de l'Attique, puis de Coreyre et de Sicile, et qui, se répandant en Lucanie, en Campanie et en Etrurie, y servirent à l'ornement des chambres sépulcrales. Le hasard nous a procuré sur cette branche du commerce maritime des données plus certaines que sur nulle autre. C'est vers le temps de l'expulsion des Tarquins que les importations ont dû commencer. Les vases de style plus ancien que l'on a retrouvés en nombre fort rare d'ailleurs, n'ont guère été peints avant la seconde moitié du III^e siècle de Rome. Il en est d'autres, plus nombreux, et d'un style sévère, qui appartiennent à la première moitié du IV^e siècle; d'autres encore, d'une beauté et d'une perfection remarquables, se classent dans la période de 350 à 400; enfin il s'en rencontre, et en quantités vraiment innombrables, qui se distinguent par la magnificence et la grandeur, mais dont le travail est fort inférieur aux premiers: ceux-ci appartiennent tous au V^e siècle. C'est encore aux Hellènes que les peuples italiques avaient emprunté l'usage de la décoration des tombeaux; mais pendant que les uns, retenus par la modestie de leurs ressources et guidés par un tact exquis, ne dépassèrent jamais les limites d'une sobriété élégante, les Italiques prodiguent en barbares tous les moyens d'une opulence inouïe; ils oublient les leçons de leurs maîtres, et accumulent outre mesure les richesses d'une ornementation sans raison et sans mesure. Chose remarquable, on ne rencontre guère cette profusion luxuriante que dans les régions de l'Italie civilisée, à demi seulement, par les Grecs. Pour qui sait lire le secret des monuments, les cimetières étrusques et campaniens, et tous ces produits des

300 av. J.-C.

De 500 à 450.

De 450 à 400.

De 400 à 350.

De 350 à 250.

fouilles classés dans nos Musées, serviront aussitôt d'éloquent commentaire aux récits tant vantés des Anciens sur les richesses, et sur le faste orgueilleux et suffoquant des peuples quasi-cultivés de la Campanie ou de l'Etrurie. (pp. 126, 149) — La frugalité samnite resta toujours étrangère à ces folies du luxe : là, point de tombeaux ornés de vases grecs; point de monnaie nationale : ce peuple n'a, dès lors, ni grand commerce important, ni grandes existences au sein des villes. Le Latium de même, quoiqu'aussi rapproché des Grecs que les Campaniens et les Etrusques, quoiqu'ayant noué avec eux des relations quotidiennes, ignore absolument l'usage des tombeaux richement décorés. Très-certainement, il faut en chercher la raison dans l'austérité des mœurs de Rome; ou si l'on aime mieux encore, dans les réglemations sévères de sa police. Qu'on se le rappelle en effet, c'en est encore ici le lieu, les prescriptions des XII Tables défendent de donner aux morts ou de déposer sur leur bière des tapis de pourpre et des ornements en or. Ne voit-on pas aussi le riche Romain bannir la vaisselle d'argent de sa maison, à l'exception de la *salière* et de la *coupe* des sacrifices? Sa considération en pourrait souffrir, et le censeur le noterait! Dans les bâtiments qu'il construit, nous rencontrerons le même sentiment hostile à tout luxe noble ou trivial, quel qu'il soit. Sans nul doute, ces prohibitions, venues de haut, ont fait durer à Rome la simplicité extérieure des mœurs, plus longtemps qu'à Capoue et à Volsinies; mais, pendant ce temps, le commerce et l'industrie, ces fondements de la prospérité romaine à côté de l'agriculture, ne laissaient pas que d'être importants, et de s'activer tous les jours par l'effet de la puissance agrandie de la République.

Économie
financière.
Les capitaux.

Rome n'a point la classe moyenne proprement dite des fabricants et des marchands indépendants. Son absence tient à la concentration précoce et déme-

surée des capitaux d'une part, à l'esclavage, de l'autre. Il était d'usage chez les anciens, et c'était là une conséquence forcée de la possession de nombreux esclaves, de préposer ceux-ci aux petites opérations du négoce urbain. Leur maître les établissait comme ouvriers ou marchands. Il en était de même des *affranchis*, auquel le patron confiait le capital nécessaire, en se réservant soit une moindre partie, soit même la moitié des bénéfices. Le petit commerce et la petite industrie étaient en constant progrès, et l'on voit s'introduire et se concentrer à Rome certains métiers vivant plus spécialement du luxe des grandes villes. La *cassette de toilette* [*cista*], connue sous le nom de *Ficoroni*, est l'œuvre d'un maître Prœnestin (du v^e siècle); elle a été vendue à Prœneste, mais le travail en a été fait à Rome¹. D'ailleurs le produit net du petit commerce retournant presque tout entier dans les coffres des riches, il ne put, je le répète, donner l'essor à une classe moyenne et proportionnée d'industriels et de négociants. Les gros négociants et les gros industriels ne se distinguaient pas des gros propriétaires. D'un côté, ceux-ci avaient été en outre et de tout temps, (I. p. 273) spéculateurs et capitalistes : ils accumulaient dans leurs mains les créances hypothécaires, les grandes affaires, les fournitures et l'entreprise des travaux publics. D'un autre côté, comme dans les idées

¹ On avait conjecturé que l'artiste qui avait fabriqué, à Rome, cette *cista* pour *Dindia Macolnia*, était un certain *Novius Plautius*, de Campanie; mais cette conjecture est contredite par les inscriptions tombales anciennes, récemment découvertes sur le sol même de Prœneste [*Palastrina*]. On y trouve, parmi les noms de plusieurs autres *Macolnius* et *Plautius*, celui d'un *Lucius Magulnius*, fils de *Plautius* (*L. Magolnio Pla. f.*). [La *cista* en question se voit à Rome, dans le musée Kircher. Elle a été trouvée en 1743, dans un champ, entre Palastrina et Luggnano, et achetée aussitôt par *Ficoroni*, qui le premier l'a décrite, et dont elle a gardé le nom. (V. *Corpus Inscript. Latin.* Mommsen, n^o 54; p. 24. — V. aussi Rich, *Dict. des Antiq. Rom. v. cista*. Seulement Rich attribue par erreur l'inscription de la *cista* de Prœneste à une autre *corbeille mystique* trouvée à Labicum.]

et les mœurs de la société romaine, toute l'importance était acquise à la propriété foncière; comme elle seule accompagnait les droits politiques, sauf pourtant les quelques restrictions intervenues à la fin de la période actuelle (p. 86), il arriva souvent que le spéculateur heureux s'empressât d'immobiliser une partie de ses capitaux. Enfin, de grands avantages ayant été également concédés aux affranchis devenus possesseurs de biens-fonds (p. 86), on voit clairement par là que les hommes d'État à Rome s'étaient étudiés à amoindrir le plus possible la classe redoutable à leurs yeux des enrichis non possessionnés.

Rome.
grande ville.

Malgré l'absence d'une classe moyenne aisée, et d'une classe de capitalistes purs, Rome, s'accroissant sans cesse, était actuellement une grande ville, et en avait pris tous les aspects, toutes les allures.

419 av. J.-C.

Déjà les esclaves étaient agglomérés en nombre croissant, témoin la dangereuse conspiration servile de l'an 335; déjà les affranchis s'y rendaient incommodes, redoutables même, par leur foule également grossie.

357.

Il fallut, en 397, frapper les libérations d'un impôt assez lourd (p. 78), et restreindre en 450, les concessions de droits politiques, primitivement octroyées aux libérés. (p. 86). Il était naturel en effet que ceux-ci se consacraient pour la plupart à l'exercice d'une profession manuelle ou de commerce: et puis, il faut le redire, les affranchissements constituaient bien moins de la part du patron une libéralité et une faveur, qu'une véritable spéculation industrielle. Intéressé qu'il était dans les bénéfices réalisés par son affranchi, le patron y trouvait souvent son compte bien mieux que dans le gain tout entier procuré par l'esclave. Les affranchissements se multipliaient donc à Rome en raison directe des progrès de l'industrie et du commerce. Nous trouvons aussi dans le progrès de la police urbaine la preuve de l'agran-

304.

dissement de Rome, et des habitudes de vie qui en étaient la conséquence. Ce fut en grande partie vers les temps qui nous occupent, que les quatre édiles partagèrent la ville en quatre arrondissements de police, et qu'ils étendirent leur surveillance sur une multitude d'objets divers. Ils entretiennent en bon état, chose difficile et importante, le réseau des grands et petits égouts parcourant le sol de la ville, les bâtiments publics et les places; ils tiennent la main à la propreté et au dallage des rues; ils font abattre les édifices menaçant ruine; ils écartent les animaux dangereux et les exhalaisons mauvaises; ils proscrivent la circulation des chars, sauf dans la soirée ou pendant la nuit; ils pourvoient surtout à l'ouverture et à la facilité des communications, à l'approvisionnement constant du marché de la ville en grains de bonne qualité, au prix les plus avantageux; à la destruction des marchandises nuisibles à la santé, des mesures et des poids faux; enfin ils ont tout particulièrement l'œil ouvert sur les bains, les cabarets et les mauvaises maisons.

Dans l'art du bâtiment, les deux premiers siècles de la république ont moins produit peut-être que l'ère des rois, et surtout que la période de leurs grandes conquêtes. Des constructions comme les temples du Capitole et de l'Aventin, et comme le grand Cirque, ont dû péniblement choquer les habitudes d'économie des pères de la ville, et des citoyens obligés à la corvée; et il convient de remarquer que le plus grand édifice de l'époque républicaine, le temple de Cérès près du Cirque, fut l'œuvre de ce Spurius Cassius (261), qui, sous plus d'un rapport, affectait de remonter vers les traditions de la royauté. L'aristocratie, devenue maîtresse, voulut comprimer le luxe des particuliers; et elle déploya dans ses efforts une sévérité inconnue aux rois durant leur long empire. Mais il vint un temps où le sénat lui-même ne

493 av. J.-C.

Les grandes constructions.

312 av. J.-C.

fut plus assez fort contre les circonstances, et céda au torrent. Appius Claudius, pendant une censure qui fit époque (442) abandonna le premier l'antique habitude du laboureur romain, l'accumulation de l'épargne et du trésor, et montra à ses concitoyens un plus digne emploi des ressources publiques. C'est lui qui le premier entreprit les grandioses et utiles constructions publiques de Rome. Il inaugura ce vaste système, créateur en tous pays d'un incontestable bien-être; qui suffirait à lui seul, à défaut d'autre excuse, à la justification des succès militaires de la République; et qui, de nos jours encore, du milieu de tant de ruines éloqu岸tes, enseigne la grandeur romaine à des millions de témoins, dont les yeux n'ont jamais lu une page de l'histoire! A Appius l'État dut sa première grande voie militaire, et la ville, son premier aqueduc. Le Sénat imita son exemple, et après lui, enlaça l'Italie sous un réseau de routes et de forteresses, dont nous avons raconté la fondation. L'histoire de tous les États militaires n'est-elle point là pour attester, depuis le temps des *Achéménides* de la Perse, jusqu'à ceux de l'immortel auteur de la route du *Simplon*, que ces gigantesques travaux peuvent seuls consolider la domination ébauchée par les armes? *Manius Curius*, à son tour, fit comme Appius; avec le produit du butin des guerres de Pyrrhus, il construisit un second aqueduc dans la métropole (482). Quelques années avant, il avait employé les gains faits sur les peuples Sabins, à ouvrir au *Velino*, au point où il tombe dans la *Nera*, au-dessus de *Terni*, un large lit qu'il parcourt de nos jours encore (464). La vallée de *Rieti* ainsi desséchée s'était ouverte à l'établissement d'une nombreuse colonie, et *Manius* s'y était créé pour lui-même un modeste domaine. Aux yeux des hommes intelligents, de pareils travaux l'emportaient de beaucoup sur l'inutile magnificence des temples imités des Grecs.

272.

230.

Les pratiques de la vie commune à Rome se modifièrent à leur tour, comme on peut bien le penser. On commençait à voir de la vaisselle d'argent sur les tables, vers les temps de Pyrrhus¹; et la chronique donne la date de l'an 470 à la disparition des toits à bardeaux. La nouvelle capitale de l'Italie se débarrasse peu à peu de son apparence rustique, elle recherche maintenant la parure. Elle n'a pas encore l'habitude de dépouiller les temples des villes conquises pour orner ses édifices; mais déjà, pourtant, les *rostrs* des galères d'Antium (p. 155) décorent la tribune aux harangues, sur le Forum; et, aux jours des fêtes publiques, les *Boucliers incrustés d'or*, rapportés des champs de bataille du Samnium, y sont appendus le long des loges (p. 175). Le produit des amendes de police est appliqué aussi au pavage des rues, à la construction et à la décoration des édifices publics dans la ville ou hors de la ville. Les baraques de bois des bouchers, placées sur les deux côtés longs du Forum, sont remplacées par les boutiques de pierre des changeurs, d'abord sur la ligne tournée vers le Palatin, puis après sur celle parallèle aux Carines: c'est là que s'établit ce qui fut la *Bourse* à Rome. C'est encore au Forum, ou au Capitole que se voyaient déjà les statues des hommes illustres des anciens temps, des rois, des prêtres et des héros de la légende; celle de l'hôte grec, ami de Rome, qui, disait-on, avait expliqué les lois de Solon aux *Décemvirs*; les colonnes et les statues élevées en l'honneur des grands citoyens, vainqueurs de *Véies*, des Latins et des Samnites; des envoyés d'État

84 av. J.-C.

¹ J'ai mentionné plus haut la réprobation des censeurs infligée à *Publ. Cornelius Rufinus* (consul en 464 et 477), à cause de son argenterie de table (p. 256). Strabon (5, p. 228) relate l'étrange assertion de *Fabius*, suivant lequel les Romains se seraient adonnés au luxe (*ἐπιθέσθαι τῷ πλούτῳ*) à la suite de la conquête de la Sabine. Mais ce n'est là visiblement qu'une traduction historique de l'anecdote ci-dessus; d'autant mieux que cette conquête s'est en effet achevée sous le premier consulat de *Rufinus*.

20. 277.

tués à l'ennemi dans l'exercice de leurs fonctions ; des riches matrones qui avaient aidé l'État de leur fortune ; et enfin de quelques-uns des fameux sages ou héros de la Grèce, comme *Pythagore* et *Alcibiade*. Rome était devenue grande ville, à mesure que l'État romain devenait grande puissance.

La monnaie
d'argent

De même qu'en se plaçant à la tête de la confédération romano-italique, elle pénétrait au cœur d'un système d'États constitués à la grecque, de même la République entraînait aussi dans le système monétaire des Grecs. Jusqu'alors, à peu d'exceptions près, les cités italiques du Nord et du Centre n'avaient connu que la monnaie de cuivre. Les villes du Sud, au contraire, usaient communément de la monnaie d'argent ; mais l'étalon et les types variaient en tous lieux : on en comptait autant que de cités indépendantes. En 485, toutes ces monnaies diverses ne sont plus tolérées que pour les appoints ; un type commun est adopté dans toute l'Italie, et la fabrication en est centralisée à Rome ; Capoue seule a le privilège de garder encore, mais avec des dénominations latines, sa monnaie d'argent d'une valeur un peu différente. La nouvelle monnaie a pour base la valeur légale relative, depuis longtemps fixée, des deux métaux (p. 272) ; l'unité commune est la pièce de dix as, ou *denier* romain (*denarius*), représentant en cuivre les $\frac{3}{4}$, en argent le $\frac{1}{72}$ de la livre, et pesant un peu plus que la *drachme* athénienne. La monnaie de cuivre est d'ailleurs frappée en bien plus grandes quantités. Les premiers deniers d'argent circulent de préférence dans l'Italie du Sud, ou sont consacrés au commerce avec l'étranger. Mais, quand Rome a vaincu Pyrrhus et Tarente ; quand elle a envoyé à Alexandrie une ambassade qui donne à penser déjà au plus grand politique de ces temps chez les Grecs, le simple négociant hellène peut bien aussi avoir le pressentiment de l'avenir, en contem-

269 av. J.-C.

plant ces drachmes nouvelles, à l'empreinte plate, grossière et uniforme, qui paraissent misérables encore à côté des merveilleuses médailles de Pyrrhus et des Siciliotes, mais qui n'ont rien de commun non plus avec les monnaies des Barbares de l'antiquité, toujours servilement contrefaites, et toujours inégales entre elles par le titre. Jusque dans sa simplicité, la monnaie romaine porte le cachet d'une originalité indépendante, ayant conscience de soi-même ; et elle se place tout d'abord au même rang que la monnaie des Grecs.

Ainsi, quand, laissant un instant de côté l'étude des constitutions politiques, et les récits des combats pour l'empire ou la liberté des peuples qui animent la scène politique de l'Italie et de Rome, depuis les Tarquins expulsés jusqu'à la soumission définitive des Samnites et des Grecs, nous tournons nos regards vers les régions plus calmes de la vie sociale, qui, elle aussi, domine et pénètre le mouvement de l'histoire ; là encore, et sous une autre forme, nous rencontrons les résultats des grands événements qui marquèrent à Rome l'émancipation du peuple, le faisceau brisé du régime aristocratique des *gentes*, et enfin l'absorption des riches et antiques nationalités italiques dans une seule nationalité qu'elles agrandissent. Sans doute l'historien n'a pas à suivre jusque dans les détails infinis de la vie individuelle, le sillon laissé derrière eux par les grands faits qu'il relate ; il n'empiétera pas pourtant sur d'autres domaines, s'il s'en va ramassant maints fragments épars au milieu des ruines et des traditions des peuples italiques, et s'il fait de cette manière connaître les révolutions sociales subies durant l'époque actuelle. Rome est dorénavant au premier plan, non pas par un simple effet du hasard, ou seulement à cause des lacunes des documents parvenus jusqu'à nous ; mais sa position politique s'est changée du tout au tout ; et par elle la nationalité latine tend à re-

Progrès
de la nationalité
latine.

pousser les autres Italiotes dans l'ombre. Il a été dit déjà que les contrées voisines, l'Étrurie du Sud, la Sabine, le pays Volsque et la Campanie, commençaient à se romaniser : ce qui le prouve, c'est l'absence totale des monuments des vieux dialectes provinciaux, et, au contraire, le grand nombre des inscriptions latines très-anciennes retrouvées plus tard dans tous ces pays. Les assignations de terre partout distribuées, les colonies fondées dans toutes les parties de l'Italie, ne sont pas seulement les postes avancés de la conquête militaire, elles sont aussi ceux de la civilisation latine opérant avec l'aide de la langue et de la nationalité. Certes les Romains ne songeaient guère alors à la latinisation proprement dite de l'Italie; il était même dans la politique du sénat de maintenir nettement la nationalité latine en face de toutes les autres; et l'on voit, par exemple, que la langue de Rome n'était nullement introduite ou imposée à titre de langage officiel aux cités assujetties. Mais la nature est plus forte que les tendances administratives les plus énergiques : le peuple latin ayant obtenu le principat, sa langue et ses mœurs se firent conquérantes avec lui, et minèrent peu à peu, elles aussi, les langues et les mœurs des pays dénationalisés.

Ceux-ci, en même temps, et d'un autre côté, se voyaient attaqués par les influences non moins prépondérantes de la civilisation grecque. A cette heure, la Grèce avait la conscience de sa supériorité intellectuelle; son active propagande rayonnait tout autour d'elle. L'Italie n'échappe pas non plus à son contact fécond. Sous ce rapport, l'Apulie présente un remarquable phénomène : à partir du v^e siècle, elle renonce à son idiome barbare et s'hellénise peu à peu. Comme la Macédoine, comme l'Épire, ce n'est point une colonisation qui la transforme : c'est une autre civilisation, importée

Progrès
contemporain
de l'hellénisme
en Italie.

cette fois par le commerce Tarentin. Comment en douter en effet, quand on voit les *Pædicules* et les *Dau-niens*, amis de Tarente, revêtir plus complètement et plus vite tous les caractères de la *grecité* que les *Sal-lentins* eux-mêmes, les plus proches voisins de la ville grecque, mais en même temps ses ennemis de tous les jours? De même, les cités placées dans l'intérieur et loin de la côte, *Arpi*, par exemple, se font grecques les premières. Enfin si l'Apulie a subi plus que nulle autre contrée italique l'influence des Hellènes, il convient d'en chercher la raison, soit dans sa position géographique, soit dans la faiblesse de sa civilisation nationale, soit aussi dans sa parenté moins éloignée avec les races helléniques (I, p. 143). On a fait remarquer (I, p. 148) plus haut, qu'il en a été de même des races sabelliques du Sud. Alliées de préférence avec les tyrans de Syracuse, elles s'efforcent de briser et de détruire la prépondérance hellénique dans la Grande-Grèce : mais elles n'en subissent pas moins l'effet du contact et des mélanges avec les Grecs; et tantôt, elles adoptent leur idiome à côté de leur dialecte national : ainsi faisaient les *Bruttiens* et les *Nolans*; tantôt elles leur prennent tout au moins leur écriture et leurs usages : ainsi faisaient les *Lucaniens* et la plupart des *Campaniens*. Les vases étrusques de cette époque qui rivalisent avec ceux de Campanie et de Lucanie attestent aussi le commencement d'une révolution analogue (p. 275); quant au Latium et au Samnium, s'ils restent davantage en dehors de ces influences, les traces de leur action croissante s'y font déjà reconnaître. Dans toutes les branches de la civilisation romaine d'alors, dans la législation et les monnaies, dans la religion et la formation des légendes nationales, on en rencontre les indices indubitables; et à dater des premières années du v^e siècle, c'est-à-dire, aussitôt après la conquête de la Campanie, le mouvement des impor-